

Prix de la nouvelle en français

Quelques ruines

La nature du sol avait un temps inquiété les ingénieurs mais ils avaient néanmoins réussi, croyaient-ils, à stabiliser les fondations.

Transplanté depuis la ville, où j'avais vécu une bonne part de ma vie, j'étais préposé au drainage du sol. Un travail à plein temps. Une vraie responsabilité qui monopolisait toute mon attention. Le bâtiment avait été érigé en moins d'un an. Un bloc, sans la moindre originalité : une caricature d'école en somme, pas même de quoi mériter une description.

Je les ai vus grandir, crier, courir, se blesser aux genoux sur les briques rouges dont on avait pavé hâtivement le sol de la cour. Les enfants, cela pousse, comme les fleurs des champs et les épis de blé. Ensuite, je ne sais pourquoi, ils l'oublient.

Je me suis attaché à eux et je crois que ma présence les rassurait. J'étais là à chaque rentrée scolaire, fidèle au poste. J'ai vu la petite Louise et ses yeux noisette nous quitter en juillet puis revenir, dix ans plus tard, comme toute jeune institutrice. Sans ses nattes.

J'ai continué à faire mon travail mais malgré mes efforts, des fissures sont apparues ici et là. Au départ, ce n'étaient que quelques portes et fenêtres qui ne se fermaient plus sans effort mais, un lundi, à l'ouverture des classes, on s'est aperçu qu'une grande partie d'un plafond s'était abattue sur les bancs de la quatrième.

Le verdict est rapidement tombé. Moins de vingt ans après son inauguration, l'école primaire était déclarée insalubre et abandonnée aux corneilles, au lierre et à la mousse. La nature reprit ses droits que nul pourtant n'avait songé à lui dérober. Moi, je suis resté. Ici ou ailleurs, quelle importance.

Parfois, des anciens venaient encore, malgré les barrières qui en interdisaient l'accès, jouer à briser les dernières vitres de leur école ou y fumer des joints. Quelques fois, c'étaient pour d'autres jeux.

Un soir, ils sont venus à quatre. Trois garçons et une fille. Louise avait un peu changé mais je l'ai reconnue. Ils avaient bu. Elle a dit non une première fois puis une seconde. Jusqu'au cri. Puis elle a giflé le plus grand.

Il l'a frappée en pleine tempe. Un bruit de faïence brisée. Elle s'est effondrée. Le sang s'est mis à couler. Ils l'ont enterrée au centre de la cour, là où elle était tombée, ton sur ton, sous le pavement de briques. Cela ne leur a pas demandé trop d'efforts. Quelques coups de talon pour aplanir le sol, en guise d'oraison funèbre.

Ils ne m'ont même pas accordé un regard. Je suis resté planté là, ployant sous la lâcheté des immobiles, à les regarder s'éloigner. Ils ont dû se jurer le secret. C'est toujours ce que les hommes font, dans pareil cas.

D'autres saisons sont passées sous cette pluie qui s'obstine à marier ciel et terre. Un d'entre eux est revenu, les mains vides. Il n'est pas resté plus de quelques minutes.

Sur la tombe, quelques fleurs sauvages ont fini par pousser.

Cet hiver-là, comme ceux qui ont suivi, j'ai porté son deuil mais, au printemps, je découvris une jeune pousse qui pointait du nez entre deux pâquerettes.

*

* *

Quand le vent se lève, je caresse le jeune arbuste - un noisetier, bien entendu - qui pousse sur la fosse dans laquelle repose Louise.

Qui peut désormais savoir que sa tombe est là ? Qui se remémore la blancheur de ses rires, les pépites d'or qui scintillaient dans ses yeux bruns, l'émoi des premières lettres, le rouge diffus qui assiégeait ses joues quand survinrent les premiers baisers de son jeune collègue dans la cour désertée d'une fin d'après-midi ? Dans l'air qui nous étreint, je hume d'elle les meules de foin complices, les bouquets de lavande, l'eau froide du petit matin. Je sais aussi le poing du père sur la table, la mère qui pleure, la porte qui claque et l'homme qui s'en va, les épaules basses et jette, le long du chemin, un peu plus loin, en passant devant l'école, son bouquet de roses rouges.

Le noisetier a continué à pousser et le bâtiment à s'effondrer plus encore. Le toit, percé de toute part, fait dialoguer le rez-de-chaussée avec le ciel. Il paraît que, derrière la colline, ils ont construit un nouveau centre éducatif. Bilan carbone neutre. C'est désormais ce qui se fait de mieux sur un bulletin scolaire. Ici, l'école se fane comme un bouquet de briques rouges oublié au bord d'une route qui l'est tout autant.

Ce matin, des hommes sont venus, armés de décamètres et de lourdes bottes de caoutchouc qui juraient un peu avec le costume trois pièces et la Rolex multi cadrans qui leur tenaient lieu d'uniforme. Ils parlaient de réhabiliter une friche industrielle, de métamorphoser notre patrimoine architectural à l'abandon. Il était question de restaurer l'école, d'y construire une bonne dizaine de logements familiaux. Reviendront les tricycles et les balançoires, les fausses notes de la flûte à bec et le parfum âcre des larmes éphémères.

*

* *

Demain, ce sera un nouvel hiver. L'air froid bouscule mes branches tombantes et mon feuillage las, clairsemé déjà, caresse amoureusement les herbes sèches qui jaunissent sur sa tombe, au centre de la cour de l'école, éventrée par le gel et la patience de mes racines. Le noisetier est désormais un arbrisseau robuste que le vent n'effraie plus. Peut-être ne le couperont ils pas ? Ce sont des arbres qui ont leur place dans la haie d'un jardin, vous ne croyez pas ? En ce qui me concerne, je ne me fais guère d'illusions. De ce que la nature a reconquis ici, je ne suis que le souvenir...

Parfois, je doute que nous fûmes amants et que nous fîmes, un temps, glaise commune. L'hiver qui s'annonce va anesthésier jusqu'aux moindres de mes rameaux, me figer, une fois encore, jusqu'au coeur. Les saules pleureurs, c'est entendu, ne sont guère réputés pour leur optimisme naturel mais, quand reviendra le printemps, j'espère cependant que les rires des enfants qui s'entrechoqueront sur la pelouse masqueront le crépitement de la tronçonneuse.

Pierre PIROTON

Prix de la nouvelle en langue corse

U cunfortu

U sole luce. Cacciu a me vesta troppu stretta è ricollu e maniche di a me camisgia. Di sicuru, ùn li saria micca piaciuta a me vistitura... Mi tuccava à esse solu dopu à issi pochi ghjorni induve sò statu culpitu. Issa chjamata, a sapiu ch'ella ùn mi ci vulia micca à risponde li. Intantu, u telefonu chì sonna à 9 ore di mane, a dumenica...

- Allò ?

- Babbu ùn s'hè micca svegliatu.

- ... Vengu.

Infilgu un jean, mi boccu una lanetta è chjappu u me mantellu. Lelia hè dighjà pronta. Hà capitu subitu. I cinque minuti pà andà ind'è i me genitori mi parenu un'eternità. Ùn la li facciu à parlà, mancu à rifiatà. À dì la franca, ùn pinsavu micca ch'ella era pussibile di stà tuttu issu tempu senza rifiatà. T'aghju l'impressione chì nulla ùn pò sorte da u me corpu, mancu un fiatu. Mi pare chì stendu mutu, silenziosu, u tempu s'hè piantatu, ch'ùn hè micca vera.

Rientru in a camera. Dorme. A so faccia hè stesa. Anu sempre durmitu cù l'alette aperte è u sole di marzu inchjarisce a stanza. M'avvicingu da a finestra pà sarrà li ma mi piantu. U pratu di a me zitellina hà lasciatu a piazza à una infilzata di case moderne. Quantu tempu aghju passatu à corre quallà. Mancu a notte mi faccia rincasà. M'arricordu di a me più bella scupertata : una culunia d'ape s'era stallata in u tafone d'una leccia. Era u ghjornu di l'Ascensione, ùn aviu micca scola. Marchjavu quand'e sò statu surpresu pà una bufunera. D'un colpu, un nivulu neru hè passatu inde u celu nanzu di infucià versu à l'arburu. Incredibile ! Era a prima volta ch'e vidiu un esame. Di più, s'era piantatu quì ! Eru cuntentu cum'è un pichju. M'avvicinavu da verificà s'ellu era bè inde l'arburu. L'ape vulavanu in giru, ci n'era millaie.

- Saveriu ? Saveriu ? O Savè !

Impegnatu à usservà u so ballettu, ùn aviu micca intesu à Mamma chì mi chjamava pà manghjà.

- Iè o Mà, duie minuti.

- Innò, veni, t'aspitemu pà manghjà.

À tavulinu, aviu parlatu senza fine di a me scupertata.

- Vi rendite contu ? S'hè piantatu quì, davanti à mè !

Dopu à e ricumandazione di Mamma, Babbu m'avia contu chì u soiu t'avia una decina di bugni. L'avia fatti elli mè ! S'arricurdava di u gustu di u mele tastatu direttamente in u pezzu di favu custruitu da l'ape.

À a fine di u ripastu, corsi prestu prestu à ritruvà e me ape. Passavu u dopu meziornu à fighjulà le.

U lindumane, Babbu era vinutu à salutà mi mentru ch'è circavu a me baretta.

- Umbè ! Sè cascatu da u lettu sta mane. Ùn ci hè micca scola ?

- Innò, ma vogliu andà à vede l'ape.

- O Figliulè, forse ch'èlle ùn ci saranu più oghje.

- Cumu ? Parchì ?

- Parchì quandu un esame cambia di locu, si pianta sempre un ghjornu, nanzu di truvà quellu chì li cunvene.

Eru partutu in furia, in ciavatte, sin'à l'essame. Ancu di grazia, era sempre quì.

Passavu e me ghjurnate quallà quandu ùn avia micca scola o ch'ùn eru micca punitu. Stavu appena più luntanu di i primi ghjorni... Aviu amparatu – appena troppu tardi – chì una volta chì l'essame cumencia à custruì i so favì, l'ape diventanu di più aggressive. Ma, nulla mi pudia impedisce di cuntinuà à fighjulà le, nè Mamma è i so mughji quand'è sò vultatu in casa cù una punghjitura, nè una vulintà d'agì pà ripicca. Avianu prutettu a so casa.

L'estate era passatu cusì, à circà di sapè da chì fiori si purtavanu l'amacu. Tutti issi culori... è l'odore di u mele. Aviu ancu pruvatu à tastà lu. Aviu battutu a campagna pà truvà un bastone abbastanza longu da piglià ne.

Dopu à a riinfriscata di Santa Maria, Mamma avia cuminciatu à parlà di scola. Sittembre s'era affaccatu troppu prestu è aviu fattu a me rientrata. U solu puntu positivu era issu 19 ch'è aviu avutu in redazione : ci vulia à cuntà e so vacanze. A maestra m'avìa ancu dumandatu di leghje la davanti à tutti ! Eru vultatu in casa triunfante. Eppure, Mamma è Babbu ùn eranu tantu cuntenti.

- Ma, avete capitu ? 19 ! È l'aghju lettu davantu à tutti !

- Hè propiu bè O Figliulè, avianu rispostu senza fede.

Ùn capiu micca a so riazione è mi n'andavu à vede e me ape.

- Babbu ! Babbu ! Chì s'hè passatu ? Parchì ùn possu micca andà in u pratu ? Chì ghjè issu pannellu ?

- Anu da custruì case..., cappiava Babbu.

- Ma ùn hè micca pussibile, ci sò e me ape.

- A sò... Sò vinuti sta mane pà sarrà tuttu. L'avemu amparata oghje.

- Ma sarà periculosu pà elli. L'ape l'anu da punghje cum'è à mè s'elli s'avvicinanu.

- Aghju discorsu cù l'operai, anu da taglià tuttu pà spianà u tarrenu.

Fighjulavu i me genitori, l'ochji pieni d'acqua è a gola strinta. Aviu odiu pà tutti quelli chì vulianu fà a so casa quì. Eru incunsulevule.

Sargu l'alette è a finestra. Mamma hà chjamatu i bicchimorti. Entre inde a camera da appruntà i vestiti. In cucina, Lelia mette l'acqua in a caffittera quandu si pichja à a porta. Sò elli... Hè vera. Babbu hè mortu.

I ghjorni si sò suvitati, tutti pari : abbracciamenti, strinte di manu, parti. Dumane, ti purteremu in tarra. Òn possu micca dorme. Sta casa, l'odori, i ricordi... A notte hè chjara, mi tocca à sorte, à marchjà, affocu.

Fora, tuttu hè chietu. E lanterne municipale inchjariscenu e facciate di e case. Marchju senza riflette, un passu davanti à l'altu è ùn vecu mancu ch'ùn ci hè più lume. Òn ricunnoscu micca u locu. Mi sò persu. Cercu di truvà qualcosa in issu bughju quandu cascu annantu à una forma chì mi pare cunnisciuta. Cinnuleghju l'ochji da adattà di più a me vista. Hè ellu, ne sò sicuru. Òn si vede guasgi nulla è ùn pò micca avanzà, ci hè un ustaculu. Rivengu annantu à i me passi. Vulteraghju dumane.

A messa era bella. U cunfortu hè compiu. Mamma è Lelia assestanu u salottu quand'e mi ne vò. Òn possu più aspettà. Ripigliu u caminu di a notte è mi ritrovu davanti à ellu. Lampu un'ochjata in giru à mè è francu a sarrenda. Hè sempre quì ! M'avvicineghju à passi sicuru quand'e sentu a bufunera. Pesu u capu, surridendu...

- Sò quì o Bà !

Stella EMMANUELLI

Traduction en français :

Repas de deuil

Le soleil brille. J'enlève ma veste trop serrée et je remonte les manches de ma chemise. Ma tenue ne lui aurait pas plu, c'est certain... J'avais besoin de rester un peu seul après ces quelques jours difficiles. Je savais que je n'aurais jamais dû répondre à cet appel. En même temps, le téléphone qui sonne un dimanche matin à 9 heures...

- Allo ?

- Papa ne s'est pas réveillé.

- J'arrive.

J'enfile un jean, je mets un pull et j'attrape mon manteau. Lelia est déjà prête. Elle a compris tout de suite. Les cinq minutes pour aller chez mes parents me semblent une éternité. Je n'arrive pas à parler, ni à respirer. À dire vrai, je ne pensais pas qu'il était possible de rester aussi longtemps sans respirer. J'ai l'impression que rien ne peut sortir de mon corps, même pas un souffle d'air. Il me semble qu'en restant muet, silencieux, le temps s'est arrêté, que ce n'est pas vrai.

Je rentre dans la chambre. Il dort. Son visage est détendu. Ils ont toujours dormi les volets ouverts et le soleil de mars éclaire la chambre. Je m'avance vers la fenêtre pour les fermer mais je m'arrête d'un coup. Le pré de mon enfance a laissé la place à un lotissement. Tant de temps que j'ai passé à courir là-bas. Même la nuit ne me faisait pas rentrer à la maison. Je me rappelle ma plus belle découverte : un essaim d'abeilles s'était installé dans le trou d'un chêne. C'était le jour de l'Ascension et je n'avais pas classe. Je marchais lorsque je fus surpris par un bruit sourd et continu. D'un coup, un nuage noir est passé dans le ciel avant de foncer vers l'arbre. Incroyable ! C'était la première fois que je voyais un essaim. Et en plus, il s'était mis là ! J'étais gai comme un pinson. Je m'approchais pour vérifier qu'il était bien dans l'arbre. Les abeilles volaient autour, il y en avait des milliers.

- Saveriu ? Saveriu ? Oh Savè !

Occupé à observer leur ballet, je n'avais pas entendu Maman qui m'appelait pour manger.

- Oui Maman, deux minutes.

- Non, viens, on t'attend pour manger.

À table, j'avais parlé sans relâche de ma découverte.

- Vous vous rendez compte ? Il s'est arrêté là, devant moi !

Après les recommandations de Maman, Papa m'avait raconté que son père avait une dizaine de ruches. Il les avait faites lui-même ! Il se rappelait le goût du miel dans les rayons bâtis par les abeilles. À la fin du repas, je me précipitai dehors pour retrouver mes abeilles. Je passais l'après-midi à les regarder.

Le lendemain, Papa était venu me dire bonjour pendant que je cherchais ma casquette.

- Et ben ! Tu es tombé du lit ce matin. Il n'y a pas école ?

- Non, mais je vais aller voir les abeilles.

- Mon chéri, elles n'y seront peut-être plus aujourd'hui.

- Comment ? Pourquoi ?

- Parce que lorsqu'un essaim part, il s'arrête toujours un jour, avant de trouver le lieu qui lui convient.

J'étais parti à toute vitesse, en chaussons, jusqu'à l'essaim. Par chance, il était toujours là.

Je passais mes journées là-bas lorsque je n'avais pas classe et que je n'étais pas puni. Je restais un peu plus loin que les premiers jours... J'avais appris – un peu trop tard – qu'une fois que l'essaim commence à construire ses rayons, les abeilles deviennent plus agressives. Mais rien ne pouvait m'empêcher de continuer à les regarder, ni Maman et ses cris lorsque je suis rentré à la maison avec une piqûre, ni une quelconque idée de vengeance. Elles avaient protégé leur maison.

L'été était passé ainsi, cherchant à deviner de quelles fleurs provenaient le pollen. Toutes ces couleurs... et l'odeur du miel. J'avais même essayé de le goûter. J'avais parcouru le champ en long en large et en travers pour trouver un bâton assez long pour en prendre.

Après le 15 août, Maman avait commencé à parler de l'école. Septembre était arrivé bien trop vite et j'avais fait ma rentrée. Le seul point positif était ce 19 que j'avais eu en rédaction : il fallait raconter ses vacances. La maîtresse m'avait même demandé de la lire devant toute la classe ! J'étais rentré à la maison triomphant. Pourtant, Maman et Papa n'étaient pas si contents que ça.

- Mais vous avez compris ? 19 ! Et je l'ai lue devant tout le monde !

- C'est très bien mon chéri, avaient-ils répondu sans conviction.

Je ne comprenais pas leur réaction et partais voir mes abeilles.

- Papa ! Papa ! Que s'est-il passé ? Pourquoi je ne peux pas aller dans le pré ? C'est quoi ce panneau ?

- Ils vont construire des maisons..., lâchait Papa.

- Mais ce n'est pas possible, il y a mes abeilles.

- Je sais... Ils sont venus ce matin pour tout fermer. On l'a appris aujourd'hui.

- Mais c'est dangereux pour eux. Les abeilles vont les piquer comme moi s'ils s'approchent.

- J'ai discuté avec les ouvriers, ils vont tout raser pour aplanir le terrain.

Je regardais mes parents, les yeux emplis de larmes et la gorge serrée. Je haïssais tous ceux qui voulaient faire leur maison ici. J'étais inconsolable.

Je ferme la fenêtre. Maman a appelé les pompes funèbres. Elle entre dans la chambre pour préparer les vêtements. Dans la cuisine, Lelia est en train de mettre l'eau dans la cafetière au moment où on tape à la porte. Ce sont eux... C'est vrai. Papa est mort.

Les jours se sont enchaînés, tous pareils : embrassades, poignées de mains, condoléances. Demain, nous te mettront en terre. Je n'arrive pas à dormir. Cette maison, les odeurs, les souvenirs... La nuit est claire, il faut que je sorte, que j'aille marcher, j'étouffe.

Dehors, tout est tranquille. Les lampadaires municipaux éclairent les façades des maisons. Je marche sans réfléchir, un pas devant l'autre et je ne m'aperçois même pas qu'il n'y a plus de lumière. Je ne reconnais pas le lieu. Je me suis perdu. J'essaie de reconnaître quelque chose dans la pénombre

lorsque je tombe sur une forme qui me semble familière. Je cligne des yeux pour adapter ma vue. C'est lui, j'en suis sûr. On n'y voit quasiment rien et je ne peux pas avancer, il y a un obstacle. Je reviens sur mes pas. Je reviendrai demain.

La messe était belle. Le repas de deuil est terminé. Maman et Lelia rangent le salon quand je quitte la maison. Je ne tiens plus. Je reprends le chemin de la nuit et je me retrouve devant lui. Je jette un œil autour de moi et franchis la clôture. Il est toujours là ! Je m'avance à pas sûrs lorsque j'entends le bourdonnement. Je lève la tête en souriant...

- Elles sont là, Papa !

Stella EMMANUELLI